



**HAL**  
open science

## La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple d'un dépotoir domestique de la première moitié du XVIIIe siècle

Danièle Foy, Florence Richez, Lucy Vallauri

### ► To cite this version:

Danièle Foy, Florence Richez, Lucy Vallauri. La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple d'un dépotoir domestique de la première moitié du XVIIIe siècle. *Archéologie du Midi Médiéval*, 1986, Tome 4, p. 135-149. hal-00879044

**HAL Id: hal-00879044**

**<https://hal.science/hal-00879044>**

Submitted on 8 Nov 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple d'un dépotoir domestique de la première moitié du XVIIIe siècle

In: Archéologie du Midi médiéval. Tome 4, 1986. pp. 135-149.

### Abstract

The glassware workshop of Roquefeuille in the department of Var, provided consequent material that witness of both craftsmen going and daily life in the sixteenth on to the eighteenth century.

The ceramics described here, have been found in a domestic dump and can be dated on stratigraphy and material grounds, of the first half of the eighteenth century.

Well preserved and important documentary evidences permitted to give a first shape of typology of glaze ware (for cooking, table and sanitary uses) in this period. The various clays and technics give evidence of the multiple sources fo supply in the vicinity (e.g. local workshop in the Huveaunne valley, the Vallauris, the Moustiers and the Uzège areas) and other distant ones, with the prevailing Ligurian imports. One must however note afew scarce exchanges with China and Turkey, that prove the important trade networks ofthis handicraft milieu seemingly isolated in a rural context.

### Résumé

Les recherches sur l'atelier de verrier varois de Roquefeuille ont livré un riche matériel témoin à la fois de l'activité artisanale et de la vie quotidienne du XVIe au XVIIIe siècle. La céramique présentée ici est issue d'un dépotoir domestique que la stratigraphie et le mobilier situent dans la première moitié du XVIIIe siècle. Cette documentation importante et bien conservée nous a permis d'ébaucher une première typologie de la vaisselle de terre (culinaire de table et sanitaire) de cette époque. La diversité des argiles et des techniques témoignent de la multiplicité des sources d'approvisionnement à courte distance (ateliers régionaux de la vallée de l'Huveaune, de la région de Vallauris, de Moustiers et de l'Uzège) et lointains : les importations ligures sont les plus conséquentes mais on doit aussi noter les échanges plus rares avec la Chine et la Turquie, indices de l'importance des réseaux commerciaux de ce milieu artisanal pourtant apparemment isolé dans le monde rural.

---

Citer ce document / Cite this document :

Foy Danièle, Richez Florence, Vallauri Lucy. La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple d'un dépotoir domestique de la première moitié du XVIIIe siècle. In: Archéologie du Midi médiéval. Tome 4, 1986. pp. 135-149.

doi : 10.3406/amime.1986.1124

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/amime\\_0758-7708\\_1986\\_num\\_4\\_1\\_1124](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/amime_0758-7708_1986_num_4_1_1124)

---

# LA CERAMIQUE EN USAGE DANS L'ATELIER DE VERRIER DE ROQUEFEUILLE (POURRIÈRES, VAR) :

## EXEMPLE D'UN DEPOTOIR DOMESTIQUE DE LA PREMIERE MOITIE DU XVIII<sup>e</sup> SIECLE

D. FOY, L.A. M.M.  
F. RICHEZ, D.R.A.S.M.  
L. VALLAURI, L.A.M.M.

Les recherches sur l'atelier de verrier varois de Roquefeuille ont livré un riche matériel témoin à la fois de l'activité artisanale et de la vie quotidienne du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. La céramique présentée ici est issue d'un dépotoir domestique que la stratigraphie et le mobilier situent dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette documentation importante et bien conservée nous a permis d'ébaucher une première typologie de la vaisselle de terre (culinaire de table et sanitaire) de cette époque. La diversité des argiles et des techniques témoignent de la multiplicité des sources d'approvisionnement à courte distance (ateliers régionaux de la vallée de l'Huveaune, de la région de Vallauris, de Moustiers et de l'Uzège) et lointains : les importations ligures sont les plus conséquentes mais on doit aussi noter les échanges plus rares avec la Chine et la Turquie, indices de l'importance des réseaux commerciaux de ce milieu artisanal pourtant apparemment isolé dans le monde rural.

*The glassware workshop of Roquefeuille in the department of Var, provided consequent material that witness of both craftsmen going and daily life in the sixteenth on to the eighteenth century.*

*The ceramics described here, have been found in a domestic dump and can be dated on stratigraphy and material grounds, of the first half of the eighteenth century.*

*Well preserved and important documentary evidences permitted to give a first shape of typology of glaze ware (for cooking, table and sanitary uses) in this period. The various clays and technics give evidence of the multiple sources so supply in the vicinity (e.g. local workshop in the Huveaune valley, the Vallauris, the Moustiers and the Uzège areas) and other distant ones, with the prevailing Ligurian imports. One must however note a few scarce exchanges with China and Turkey, that prove the important trade networks of this handicraft milieu seemingly isolated in a rural context.*

Le lot de céramique présenté ici provient de la fouille de la verrerie de Roquefeuille (Pourrières, Var). Entamées en 1981, les recherches archéologiques de l'atelier de verrier doivent se poursuivre jusqu'en 1987 (1), mais les contextes appartenant à l'activité verrière du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui en grande partie dégagés ont déjà fourni un matériel céramique très abondant et dans la plupart des cas beaucoup mieux reconstituable que le mobilier en verre.

Nous nous proposons d'étudier, dès l'achèvement des fouilles, l'ensemble des objets céramiques du début du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, issu de la halle de la verrerie, des divers entrepôts, de la pilerie, des salles réservées au stockage de l'argile crue, des briques et

des creusets, des fours à verre et domestique, des sols de cours, des pièces d'habitation et des dépotoirs : le tout représente plusieurs centaines de formes au profil complet ou restitué. Ce travail devrait offrir un premier essai de classification de la vaisselle céramique usuelle ; matériel encore aujourd'hui peu connu mais de moins en moins négligé par les archéologues provençaux (2). Si la faïence provençale a toujours suscité un intérêt de la part des conservateurs de musée, des collectionneurs et des chercheurs (3), la poterie de terre post-médiévale n'a jusqu'à présent donné lieu qu'à quelques études ponctuelles sur les grands centres producteurs tels que ceux de la Provence orientale et de l'Uzège.

Une recherche nouvelle sur la « terraille » proven-

(1) Les fouilles de Roquefeuille sont réalisées sous la responsabilité des auteurs du présent article.

(2) Les récentes fouilles urbaines réalisées en Provence ont livré de nombreuses céramiques modernes qui ont fait l'objet d'études typologiques en particulier à partir du matériel de Fréjus et de Marseille : C. LANDURE, *La céramique moderne de Fréjus. Approches archéologiques et scripturaires*. Mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1983 ; H. AMOURIC, C. LANDURE, *Archives et archéologie : l'exemple de l'artisanat céramique à Fréjus, in Provence Historique*, fasc. 141, septembre 1985, pp. 299-308. V. ABEL, *Les terres vernissées en usage à Marseille au XVII<sup>e</sup> siècle : essai de typologie d'après les fouilles de la Vieille Charité*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Provence, 1986.

(3) La faïence de Moustiers a été de loin la plus étudiée et a fait l'objet de nombreuses publications, en particulier : C. DAMIRON, *La faïence de Moustiers*, Paris (1919), réédition 1976 ; J. MOMPEUT, *Les faïences de Moustiers du XVII<sup>e</sup> à nos jours*, Edisud, Aix-en-Provence, 1980. Les centres de faïences de Marseille et de Varages ont été récemment mis en lumière grâce à deux nouvelles études : M. DESNUELLE, *La faïence à Marseille au XVII<sup>e</sup> siècle*, Saint-Jean-du-Désert, Aubanel, Avignon, 1984 ; P. BERTRAND, *Faïences et faïences de Varages, trois siècles de tradition depuis 1695*, ed. Association « les faïences de Varages », Varages, 1983.

çale ne saurait se passer de l'apport de multiples sources : le matériel archéologique, bien sûr pour la définition et l'évolution des formes et des décors, et pour la connaissance des besoins d'un site consommateur usant à la fois, et dans des proportions variables, de vaisselle de table et de céramiques culinaires, de faïences fines et de poterie commune ; tous ces produits issus d'offices régionales ou de manufactures étrangères : les textes qui permettent d'enrichir la problématique et de répondre aux interrogations précédentes apparaissent indispensables avec les études de laboratoire pour la reconnaissance et la localisation des centres producteurs.

Nous présentons ici une étude beaucoup plus modeste : elle se limite à une centaine de pièces, provenant d'un seul dépotoir de l'atelier, et ne fait appel qu'aux données archéologiques.

Le dépotoir (secteur IIA de la fouille) s'est constitué au nord de l'habitat. Les détritiques ont été jetés dans l'angle formé par le mur nord d'une pièce d'habitation et un muret perpendiculaire au premier. Ces déchets se sont étalés et amoncelés jusqu'à recouvrir un sol (daté par un double tournois Louis XIII et de la céramique incisée que nous attribuons au XVII<sup>e</sup> siècle) et un tas de cendres provenant d'un four de verre. La dernière couche d'occupation de l'atelier, faite en grande partie d'argile rouge, a parfaitement scellé ce dépôt d'ordures domestiques au cours de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle puisque nous situons l'abandon de l'atelier dans les années 1780 (4). Mais avant que l'apport de la terre et d'argile ne recouvre l'épaisseur des déchets, ceux-ci furent en partie prélevés pour combler, dans une pièce d'habitation le vide provoqué par la construction d'un doublage de mur (mur 55). Les connexions et les collages de fragments de céramique attestent bien que le matériel retrouvé dans le dépotoir et le bourrage des deux murs proviennent d'un même ensemble.

Le dépotoir couvre une surface de 9 m<sup>2</sup> environ sur une épaisseur moyenne de 60 cm. Il ne comprend que des matériaux archéologiques ; les terres d'infiltration ne représentent qu'une infime partie de cette accumulation : les rebuts de cuisine dominant (la faune représente plus de la moitié du volume du dépotoir) ; la vaisselle en verre, abondante et extrêmement fragmentée, est composée surtout de gobelets ; des déchets de verre et des débris de creusets sont également présents. Le mobilier métallique comprend, en dehors des clous et des fragments de ferraille indéterminés, une quarantaine de pièces, surtout des accessoires du vêtement (boucles et boutons souvent décorés), une médaille mais aussi de la vaisselle : 3 godets en étain et un couteau et enfin une monnaie, seul élément de datation, en dehors des données stratigraphiques ; c'est un double sol de billon Louis XV frappé en 1739 (5).

Les 1.310 tessons de céramiques recueillis appartiennent à 109 pièces que nous avons tenté de classer selon des qualités de pâtes et selon des critères technologi-

ques. Le tableau suivant fait apparaître quatre groupes et leur importance relative : le comptage a été effectué à la fois sur les tessons et sur le nombre de pièces estimées grâce aux nombreux recollages.

A titre expérimental nous avons procédé à la fois à un comptage par tessons puis, après le travail de recollage qui s'est avéré spectaculaire (puisque les 1.310 tessons n'appartiennent qu'à 109 pièces), à une évaluation du nombre d'objets (fig. 1). Ces deux comptages bien que discordants (surtout pour les poteries réfractaires), font cependant apparaître la même hiérarchie au sein des quatre groupes. L'importance des recollages nous a décidé à retenir le comptage par formes.

Plus de la moitié des produits céramiques sont en pâte calcaire (53,2 %) avec ou sans barbotine mais toujours recouverte par une glaçure plombifère. Le second ensemble qui représente près du tiers du matériel est celui de faïences caractérisées par leur couverte opaque en émail stannifère (32,1 %). Le troisième groupe en pâte réfractaire glaçurée avec ou sans engobe totalise 11 % du matériel. Enfin, nous avons isolé un petit lot de tessons en porcelaine.

## I. LA CERAMIQUE A PÂTE REFRACTAIRE

La poterie allant au feu, caractérisée par ses qualités réfractaires, se divise d'après l'argile en deux groupes.

1. Le premier lot possède une pâte à la texture très fine, homogène, de couleur claire, variant du gris au beige-rose. L'aspect et la qualité technique des formes réalisées dans cette argile kaolinitique restent dans la tradition médiévale des productions bien connues de l'Uzège (6). Une évolution technologique est cependant notable : toutes les pièces sont enduites de barbotine blanche et recouvertes par une glaçure au plomb jaune, donnant un revêtement intérieur plus uniforme. On peut se demander s'il s'agit d'une évolution technologique, d'ordre esthétique ou d'un procédé améliorant l'imperméabilisation des pots (7). La seconde évolution se marque dans la réduction du répertoire des formes représentées ici seulement par la « cassole » et le « toupin » (8).

Trois « cassoles » bien qu'incomplètes (fig. 2 : 1-3) offrent un profil tronconique identique, au large diamètre d'ouverture (16,5 à 26 cm), au fond étroit et plat et à la lèvre en amande. La profondeur de ces récipients est remarquable (5,5 à 8 cm) et le départ d'un manche tubulaire permet de restituer l'élément de préhension placé à 90° par rapport au bec verseur (absent ici, mais retrouvé sur les mêmes formes dans un autre secteur de la fouille). Cette forme semble bien intermédiaire entre la jatte tronconique profonde à deux anses et bec verseur, et le poëlon plus bas et large muni d'un manche tubulaire, connus au Moyen Age et bien attestés dans le ma-

(4) Cette datation est fournie à la fois par les données archéologiques (absence de monnaie constitutionnelle) et les sources écrites : une estimation des biens de l'émigré Isoard de Chenevilles, dernier propriétaire de la verrerie indique, l'an IV que tous les bâtiments sont délabrés, A.D. Var, I Q, n° 650.

(5) Monnaie n° 270, identifiée par J.L. Charlet.

(6) J. THIRIOT, *Etude des fabriques de poteries médiévales en Uzège et dans le Bas-Rhône*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle dactylographiée, Aix-en-Provence, 1980 ; idem, *Premières recherches sur les ateliers de potiers médiévaux en Uzège et dans le Bas-Rhône*, Documents d'Archéologie Française, 1986 ; Idem, *Les ateliers de potiers post-médiévaux de Saint-Quentin-La-Poterie (Gard), état de la recherche*, in *Archéologie du Midi médiéval*, T. 3, 1985, p. 123-150.

(7) J. Thiriot situe ce tournant technologique aux alentours du XVI<sup>e</sup> siècle : les déchets de cuisson trouvés dans les ateliers post-médiévaux sont tous pourvus d'engobe. *La terre cuite en Uzège. Un artisanat ancien* (catalogue de l'exposition de Saint-Quentin-La-Poterie, Dieulefit, Arles), J. Thiriot ed., 1895, p. 43-45.

(8) Cassole, toupin, termes provençaux signifiant terrine, pot de terre. X. de FOURVIERES, *Lou pichot trésor*, Dictionnaire provençal-français, Aubanel, 1975.

TABLEAU :  
Répartition par pâte - Comptage en tessons et en objets

Origine	I. Pâte réfractaire		II. Pâte rouge calcaire			III. Faïence		IV. Porcelaine et imitation	Total
	Uzège	Vallauris	Albisola	Glaçurée imitation ?	Engobée-glaçurée régionale ?	Ligurie	Moustiers	Chine Turquie	
Tessons	135	228	260	37	282	227	114	27	1310
Objets	7	5	14	5	39	21	14	4	109
% Tessons	10,3 %	17,4 %	22,7 %		21,5 %	17,3 %	8,7 %	2,1 %	100 %
% Objets	6,4 %	4,6 %	17,4 %		35,8 %	19,3 %	12,8 %	3,7 %	100 %
Total % Tessons	27,7 %		44,2 %			26 %		2,1 %	100 %
Total % Objets	11 %		53,2 %			32,1 %		3,7 %	100 %

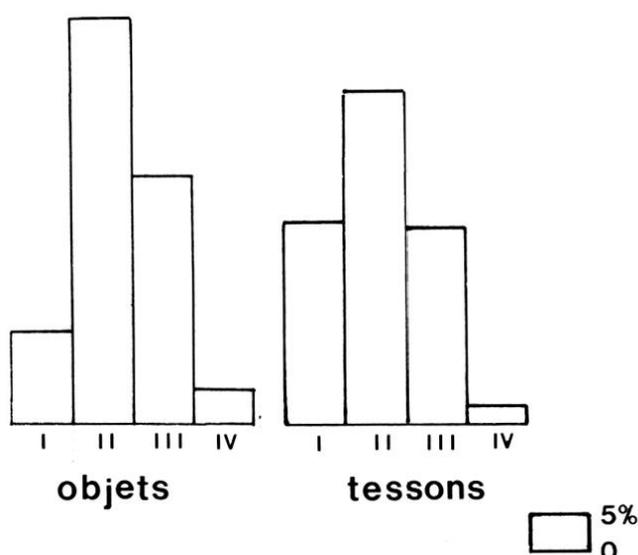


Fig. 1 : Comptage des objets et des tessons : répartition par pâte.

I : pâte réfractaire,  
II : pâte rouge calcaire,  
III : faïence,  
IV : Porcelaine et imitation.

tériel avignonnais de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (9).

La seconde forme réalisée dans la même argile (fig. 2 : 4, 5 et fig. 3) est le « toupin » : quatre petits pots globulaires ont une lèvre en bourrelet et un fond plat ; l'un, complet, est muni d'une queue de préhension tubulaire, placée à l'opposé de la face noircie par le feu. Aussi hauts que larges (10 cm au diamètre maximum de la panse), ces petits récipients destinés à réchauffer des liquides devant la braise, conservent la même fonction que le pégau médiéval. L'anse a été remplacée définitivement par un manche oblique, et la forme s'est modifiée, devenue plus élancée et moins globulaire (10).

2. Ces « cassoles » et « toupins », élégants dans leur forme, s'opposent aux pièces du second groupe tournées dans une argile de texture plus grossière, rose, contenant des nombreuses inclusions rouges ferrugineuses, et blanches en grains de quartz. Les éléments constituants de la pâte, dont le manganèse, réagissent au contact de la glaçure plombifère, passée sans engobe, donnant le plus souvent une surface mouchetée orangée.

Cette qualité hétérogène de la pâte renvoie aux argiles des productions post-médiévales originaires de la Provence orientale où aucun four n'a été encore à ce jour fouillé (11).

Cinq pièces de grandes dimensions, ont pu être individualisées. Le nombre plus important de tessons (238 par rapport à 135 pour l'Uzège) peut s'expliquer par la dominance des récipients de grande capacité. Ces derniers se différencient bien du matériel culinaire du Gard, tant dans leur épaisseur de pâte et leur aspect, que dans leur forme.

La marmite, absente dans les productions de Saint-Quentin-la-Poterie est bien représentée par deux objets (fig. 2 : 6-7). De large ouverture (diamètre variant de 20 à 25 cm) et de hauteur conséquente (22 cm) ces ustensiles présentent un profil épais, aux parois rectilignes terminées par une lèvre carrée. Ils reposent sur un fond bombé en parfaite continuité avec la panse. Aucun épaulement ne rompt la rigidité du profil.

Deux anses verticales rubannées partant du tiers supérieur de la forme sont plaquées sur la lèvre par deux empreintes de doigts caractéristiques de cette production.

La forme décrite ci-dessus témoigne bien de l'évolution typologique apparue dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, et décrite par J.C. Poteur (12). Des marmites plus globulaires et trapues, à lèvre oblique en entonnoir sont encore bien attestées dans un contexte archéologique de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à Marseille (13). Un autre fragment de marmite dont la lèvre a été creusée en poulie, constitue peut-être une nouvelle variante dans cette typologie de marmites (fig. 2 : 8).

(9) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD, L. VALLAURI, J. THIRIOT, *Céramiques d'Avignon : les fouilles de l'Hôtel de Brion et leur matériel*, ed. Aubanel, Avignon, 1980 (fasc. hors série des Mémoires de l'Académie de Vaucluse), pp. 118 et suiv., fig. 51-52, D. KONATE.), *Une étude urbaine : le secteur sud-ouest de la fouille du Petit-Palais d'Avignon, Approches méthodologiques et archéologiques*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle dactylographiée, Aix-en-Provence, Université de Provence, vol. II, pl. 6.4 et p. 169, vol. I.

(10) G. DEMIANS d'ARCHIMBAUD..., *op. cit.*, fig. 55, p. 134 ; D. KONATE, *op. cit.*, p. 173-175, vol. I et pl. 65-66, vol. II.

(11) J.A. DURBEC, Monographie de Biot, *Annales de la Société Scientifique et littéraire de Cannes*, tome XII, 1949-51.

(12) J.C. POTEUR, Typologie et évolution des marmites produites en Provence orientale du XVI<sup>e</sup> siècle au XVIII<sup>e</sup> siècle, in *Atti IX Convegno Internazionale della Ceramica*, Albisola, 1976, p. 423 à 435, en particulier pl IV/3, p. 431.

(13) V. ABEL, *op. cit.*, tome I, p. 22, tome II, pl. 24 à 30.

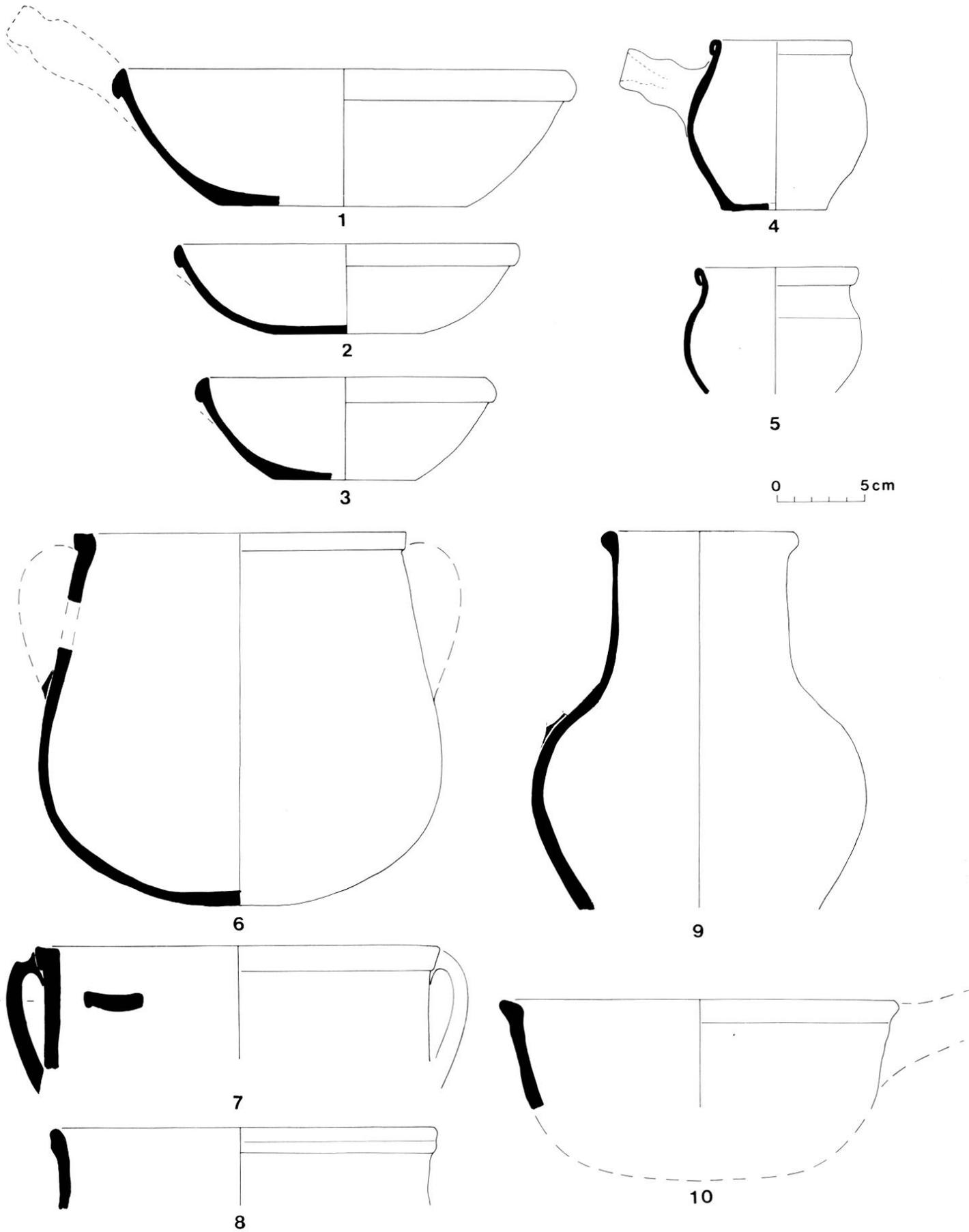


Fig. 2 : Céramiques à pâte réfractaire, éch. 1/3. 1-5 : productions de l'Uzège. 6-10 : productions de Provence orientale.



Fig. 3 : « Toupin » en pâte réfractaire de l'Uzège (cl. CNRS-CCJ).

Un récipient malheureusement incomplet (fig. 2 : 9) à panse globulaire, col étroit (diamètre : 6,6 cm) et haut, terminé par une petite lèvre arrondie, porte l'arrachement d'une anse. Par son profil et sa grande capacité, il est peut-être le prototype des traditionnelles daubières, réalisées à Vallauris à l'époque moderne.

Une troisième forme, le poëlon, dont ne subsiste qu'un fragment de rebord (diamètre : 23,5 cm ; fig. 2 : 10) a pu être restituée, grâce à un exemplaire complet retrouvé dans un autre sondage. C'est la seule pièce qui rappelle par sa morphologie (profil hémisphérique avec un manche tubulaire oblique placé à 90° du bec verseur), les « cassoles » de l'Uzège. Seul le fond bombé diffère.

Cette parenté de forme n'efface pas l'opposition générale et bien marquée à la fois dans les argiles et les profils des produits issus des deux fabriques de l'Uzège et de la Provence orientale. On peut se demander si cette originalité des formes ne correspond pas à des utilisations précises. Les objets à fond bombé, caractéristiques des ateliers des Alpes-Maritimes, peuvent se caler sur des trépieds ou sont nécessairement suspendus à l'aide d'une crémaillère, au-dessus des flammes de la cheminée. Par contre, les « cassoles » à fond plat s'adaptent plus aisément au plan horizontal des grilles d'un potager. Les toupins, toujours noircis sur la face opposée à l'anse, devaient être posés sur le rebord de l'âtre, exposés à la chaleur, et non au contact direct du foyer.

## II LA CERAMIQUE A PATE CALCAIRE ET COUVERTE PLOMBIFERE

La poterie de terre à pâte calcaire n'allant pas au feu qui constitue la plus grande masse des céramiques exhumées, se subdivise en deux catégories bien distinctes : l'une, d'aspect soigné, est parfaitement glaçurée, l'autre, plus grossière, est obligatoirement engobée puis glaçurée.

**1. La poterie glaçurée :** Près de 300 tessons appartiennent à ce groupe très homogène, reconnaissable par sa pâte fine rouge brique, très épurée et micacée. Dans tous les cas, cette argile est recouverte très uniformément par une glaçure épaisse plombifère additionnée de fer donnant une coloration brune aux tons chauds plus ou moins miel, rouille ou brun nègre. La pâte n'est jamais laissée à nu et l'intérieur des pièces est recouvert par deux couches de glaçure. Un décor est toujours associé à cette pâte. Peint rapidement sur le biscuit en larges traits au brun de manganèse, il décrit des « motifs informels ». Bien connue des céramologues italiens cette production d'origine ligurienne (Albisola-Savone), appelée communément « à taches noires », a été très largement exportée en France, Espagne (14) et dans des terres plus lointaines jusqu'aux Amériques (15).

Une forme prédomine. Sur 14 pièces reconstituées, 11 appartiennent à des assiettes plates à marli soigneusement exécutées (fig. 4 : 1 à 6 et fig. 5). Toutes reposent sur des petits fonds plats (diamètre 6,5 cm) bien marqués. Le diamètre d'ouverture est constant, 21 cm et leur profondeur varie de 3 à 3,5 cm. Dans tous les cas, l'extérieur de la pièce est finement tournassé. Cette production reste très stéréotypée dans les formes, mais aucune assiette ne possède le même décor informel. Le hasard et la rapidité d'exécution du peintre décorateur, créent à chaque fois une nouvelle figure.

Un petit bol à oreilles triangulaires (fig. 4 : 7) complète ce service ainsi qu'un petit couvercle à bouton de préhension central et rebord à ergot assurant sa stabilité (fig. 4 : 8). Ce petit couvercle est sans doute à associer à la forme d'une cafetière. L'exemplaire retrouvé est malheureusement trop fragmenté pour être dessiné. On peut observer cependant une panse globulaire et une anse formée par deux boudins accolés, ainsi que le départ d'un bec verseur collé sur toute la hauteur de la panse et un fond annulaire appartenant sans doute à la même cafetière.

A ce groupe et à cette technique de production on peut associer deux autres assiettes à marli, au profil complet (fig. 6 : 1-2) et quatre autres fragments de rebord à marli. Leur aspect diffère cependant : la glaçure de couleur plus orangée est rehaussée et mouchetée par des taches de manganèse à l'intérieur et à l'extérieur des pièces. Les diamètres sont comparables à ceux des assiettes d'Albisola (21 à 22 cm) mais les profils diffèrent. Les fonds ne sont pas aussi étroits, ni marqués. L'un (fig. 6 : 1), légèrement bombé, est dans le prolongement de la panse, l'autre (fig. 6 : 2), est plus nettement large et plat. Aucun tournassage n'est visible à l'extérieur de ces deux pièces. Ces deux séries d'assiettes différentes dans leur profil et leur effet décoratif semblent pourtant avoir

(14) A. CAMEIRAMA, La « Terraglia » nera ad Albisola all'inizio dell'800, in *Atti III Convegno internazionale della ceramica*, Albisola, 1970, p. 63 à 115 ; *Idem*, La ceramica albisolese a « taches noires » nota introduttiva, in *Atti X Convegno internazionale della ceramica*, Albisola, 1977, p. 277-294. H. BLAKE, Pottery exported from Northwest Italy between 1450 and 1830 : Savona, Albisola, Genoa, Pisa and Montelupo, in *Archaeology and Italian Society Prehistoric, Roman and Medieval Studies*, B.A.R., 1981, p. 114-122.

(15) J. PETRUCCI, Céramiques provençales et Albisolaises du XVIII<sup>e</sup> siècle au Canada, in *Atti...*, 1977 p. 269-276, en part. p. 272. K.J. BARTON, Terres cuites provenant de la forteresse de Louisbourg in *Histoire et Archéologie*, 55.

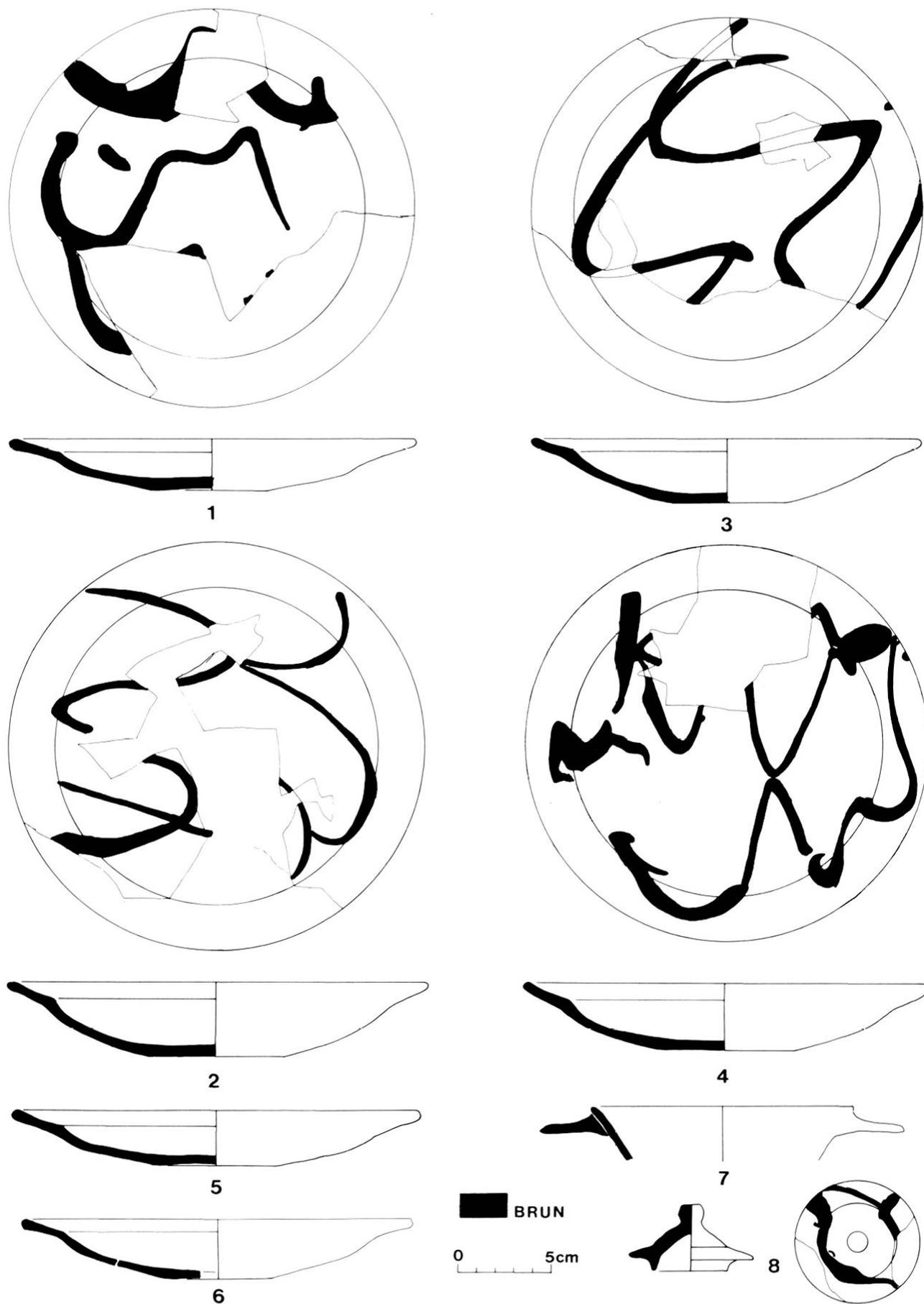


Fig. 4 : Céramiques à « taches noires » d'origine ligurienne, Albisola-Savone.

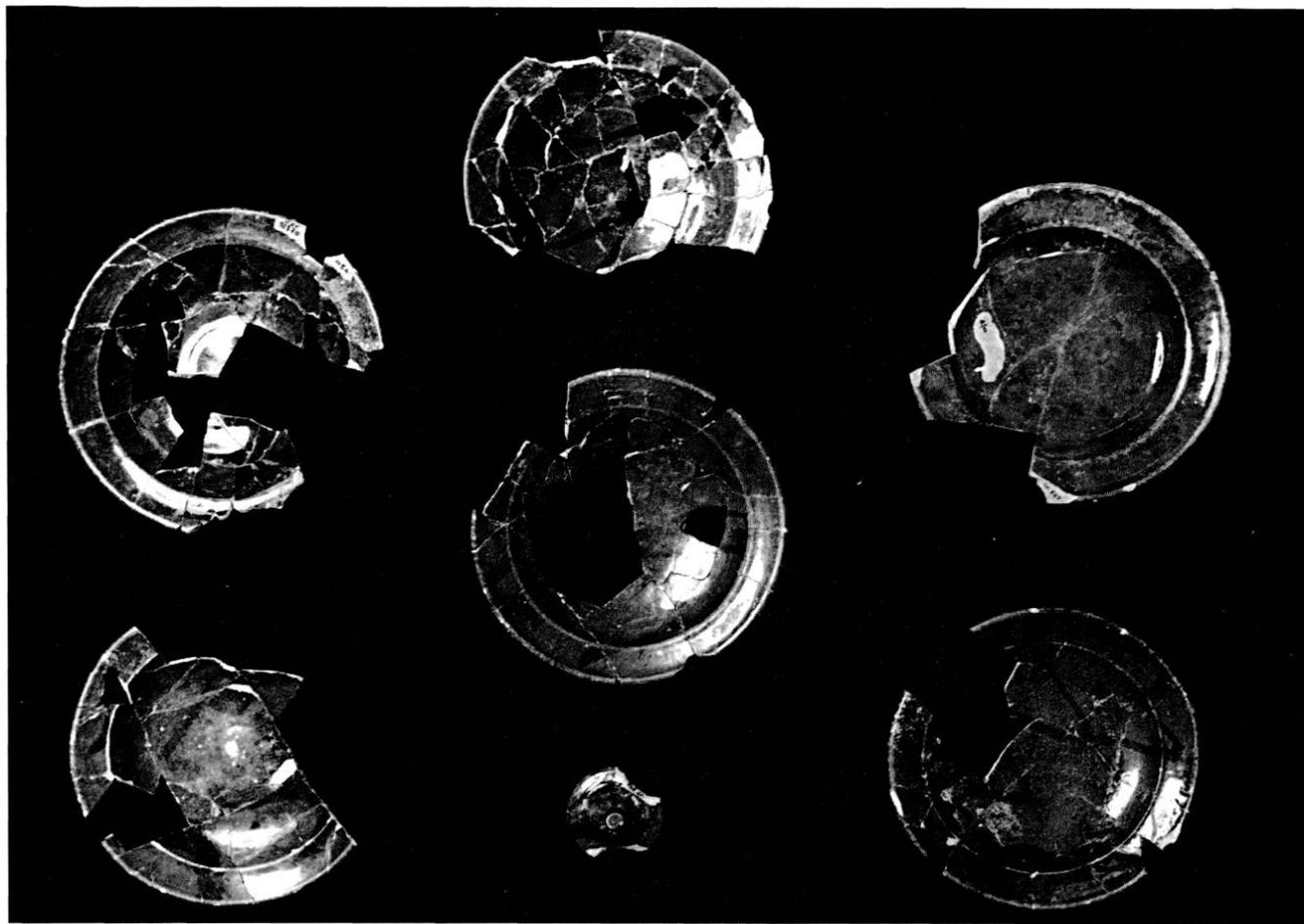


Fig. 5 : *Idem* (cl. CNRS-CCJ).

en commun la pâte et la belle qualité de la glaçure au plomb. Proviennent-elles des mêmes ateliers liguriens ?

**2. La poterie engobée et glaçurée :** Ce groupe, large et hétérogène dans les formes comme dans les décors, comprend essentiellement de la vaisselle de table, mais aussi quelques pièces à fonction sanitaire et des luminaires.

L'observation à l'œil ne permet pas de séparer dans ce groupe différentes catégories d'argile. Toutes les pâtes d'origine vraisemblablement régionale ont une couleur rouge-orangée et sont tendres et peu cuites. Elles contiennent souvent de nombreux grains de chaux et sont comparables aux argiles utilisées encore aujourd'hui dans les ateliers du Var et du bassin de l'Huveaune. Seules des analyses physico-chimiques permettraient peut-être d'isoler des groupes et de définir un ou plusieurs ateliers.

Les pièces ont toutes été plongées dans un bain de barbotine blanche recouvrant l'intérieur comme l'extérieur. En revanche, la glaçure est réservée dans la plupart des cas aux parois internes. Les procédés décoratifs sont simples. Ils peuvent être obtenus par ajout d'oxyde de cuivre dans la glaçure qui prend alors une couleur verte monochrome (fig. 6 : 7) ; des bandes ou des coulures vertes rehaussent parfois la glaçure jaune plombéuse. Une seconde technique consiste à couvrir partiellement la première couche de barbotine par des taches ou des coulures d'engobe clair ou foncé, de teinte opposée, passées au barolet (fig. 6 : 10-14). Un dernier effet de marbrure est obtenu par un mélange de terres de couleur différente (fig. 6 : 13).

Seules les assiettes forment une série homogène dans les profils et les glaçures. Quatre assiettes aussi peu profondes que le service d'Albisola (fig. 6 : 3 à 6) ont un fond large, plat, peu distinct de la panse. La glaçure monochrome, maigre et terne, de teinte jaune tirant parfois sur le vert, a tendance à s'écailler sur les rebords, sur l'arête des marlis et dans les fonds souvent usés et rayés. La finesse des profils de ces assiettes plates contraste avec la lourdeur des douze écuelles à oreilles. Celles-ci ont une forme basse (5 cm de haut) aux parois peu évasées. Le diamètre de l'ouverture varie de 12 à 13 cm. Les fonds plats sont larges et mal dégrossis. Une seule écuelle plus tronconique possède un fond dégagé à sa base (fig. 6 : 10). Tous ces récipients étaient munis d'oreilles, soit tréflées et arrondies, soit triangulaires et dentelées.

Les coupes sont très fragmentaires : un seul profil est complet (fig. 6 : 15). Cette pièce tronconique largement ouverte, sans lèvre marquée, repose sur un fond étroit épais. L'extérieur laissé nu est sillonné régulièrement de raies de tournage.

Un autre fragment de rebord (fig. 6 : 4) diffère par sa forme à marli et l'importance de son diamètre d'ouverture atteignant 27 cm.

Une seule cruche a pu être reconstituée (fig. 8 : 1). Sa forme, bien proportionnée, haute et pansue, son col tronconique à l'ouverture tréflée, et sa lèvre en poulie restent dans la tradition médiévale. Cette belle pièce, bien façonnée est couverte d'une glaçure épaisse, d'un jaune éclatant rehaussé de taches vertes.

La vaisselle de terre à fonction sanitaire est repré-

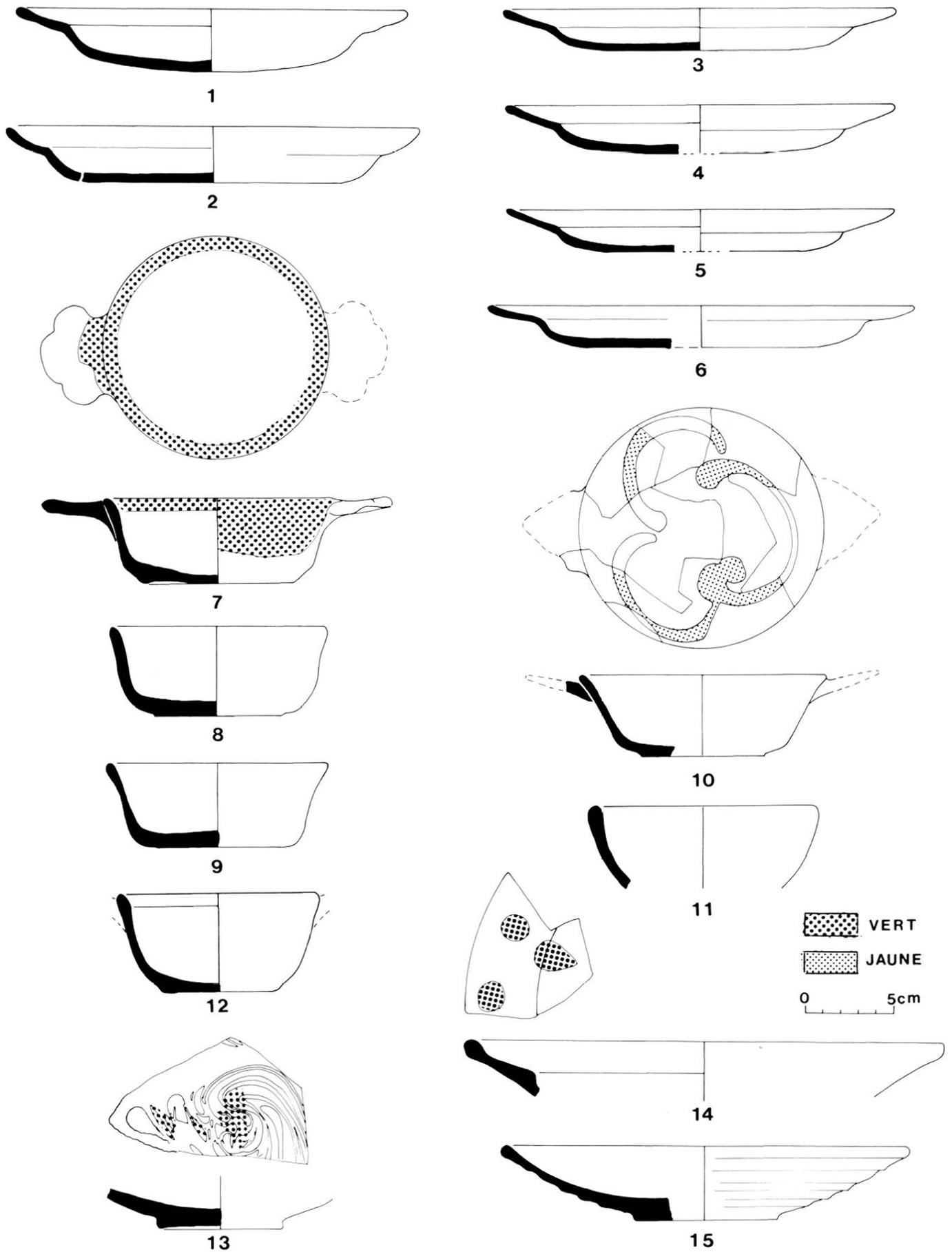


Fig. 6 : 1-2 : céramiques glaçurées d'origine ligurienne ? 3 à 15 : céramiques engobées et glaçurées d'origine régionale (assiette, écuelles et coupes).

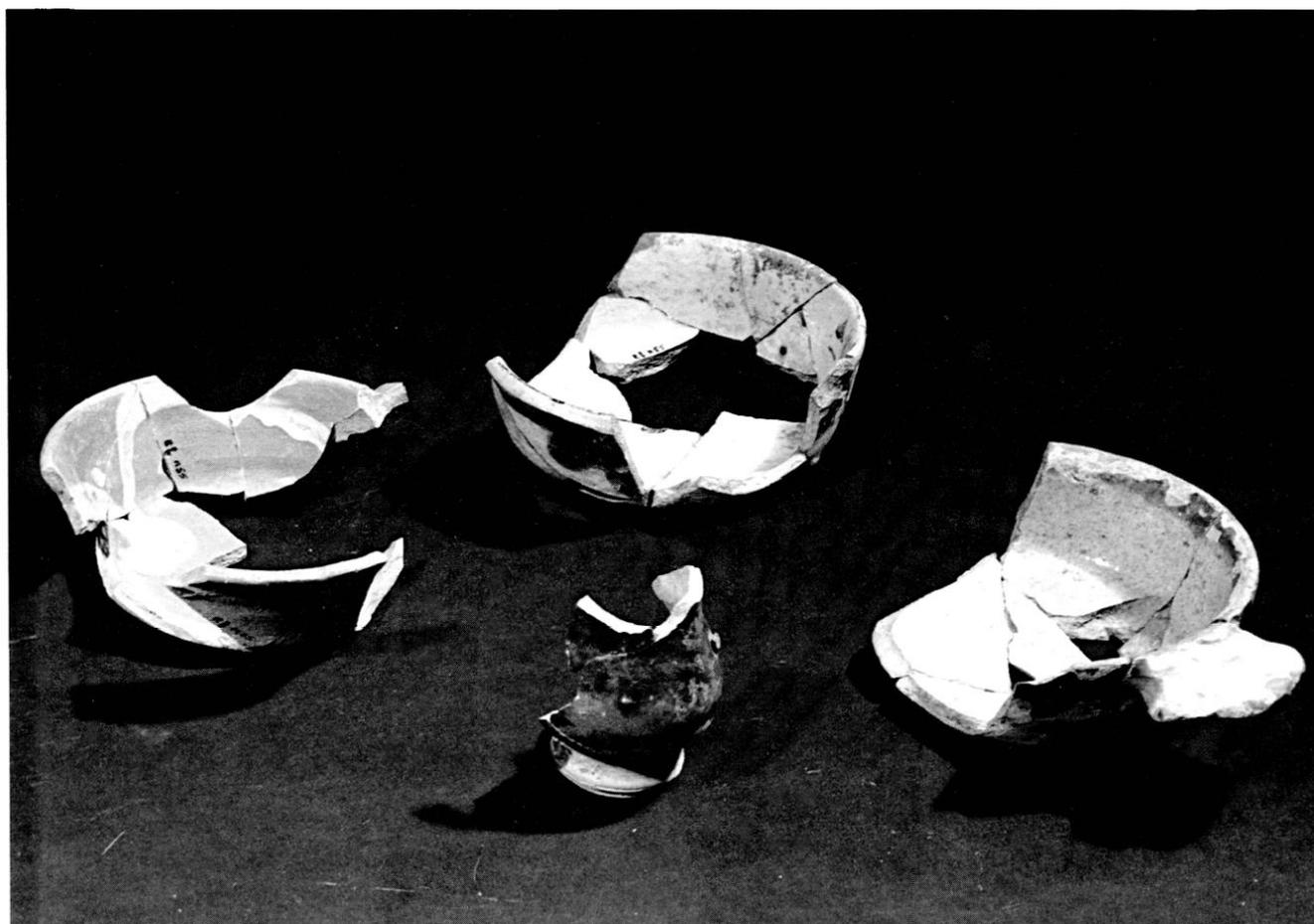


Fig. 7 : Ecuelles et petite cruche d'origine régionale (cl. CNRS-CCJ).

sentée par deux vases de nuit : « keli » (16) (fig. 8 : 2-3). Le plus complet (fig. 8 : 3) possède une anse. Sa forme très globulaire laisse imaginer un fond concave. Le second (fig. 8 : 2), plus tronconique, devait sans doute reposer sur un fond plat. Des pièces de petites dimensions complètent cette série de terraille engobée et glaçurée.

Nous avons reconnu un petit vase tronconique (fig. 8 : 4) recouvert par une belle glaçure jaune et deux « terraillettes » (17) à glaçure monochrome verte, réplique des cruches en miniature (fig. 8 : 5).

Des éléments de luminaires sont également présents à l'état très fragmentaire : tige d'un bougeoir et élément de bobèche. Ces pièces sont toujours recouvertes par une glaçure jaune-orangée.

### III. LA FAÏENCE

Représentant un tiers de l'ensemble du matériel, ces pièces recouvertes d'émail stannifère opaque, se séparent en deux groupes d'aspect bien différencié et d'inégale importance.

**1. Le lot le plus abondant** (222 tessons soit 16 objets) est remarquable par sa couverture dense souvent passée en surépaisseur et dont la couleur, d'un blanc impur, tire au gris bleuté. Cette glaçure a tendance à

s'écailler et à tressailler, adhérent mal à la pâte. L'argile granuleuse de couleur beige-jaune est très tendre et poreuse. Elle donne des cassures émoussées, difficiles à coller. Le façonnage des pièces est aussi très caractéristique. La qualité plastique médiocre de la pâte nécessite peut-être un tournage épais des parois et une couverture totale des pièces par la glaçure. On trouve toujours, à l'intérieur des fonds, trois marques disposées en triangle, dues à l'arrachement des pieds des pernettes, indiquant clairement le mode d'empilage à la cuisson dans le four (fig. 11).

Une seule forme très stéréotypée est associée à ce type de faïence : l'assiette à marli (fig. 10 : 1-4). Le profil légèrement galbé est plus ou moins profond, variant de 3 à 4 cm de hauteur. Les diamètres supérieurs oscillent entre 21 et 23 cm, tandis que les petits fonds annulaires mais très peu marqués sont toujours concaves. Leur diamètre est compris entre 5 et 6 cm. L'origine de ce groupe de faïence à pâte granuleuse et tendre est généralement attribuée à la Ligurie où cette argile se retrouve utilisée de façon permanente à l'époque moderne. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, la vaisselle monochrome hospitalière et pharmaceutique est réalisée avec des pâtes analogues (18).

L'enquête préfectorale effectuée en Ligurie au début

(16) ou « quelì » terme provençal, de X. FOURVIERES, *op. cit.*...

(17) Terme provençal signifiant petite poterie, de X. FOURVIERES, *op. cit.*

(18) M. MILANESE, La ceramica post medievale di S. Maria di Castello in Genova : Contributo alla conoscenza della maiolica ligure dei secoli XVI<sup>e</sup> e XVII<sup>e</sup> in *Atti IX...*, 1976, p. 281.

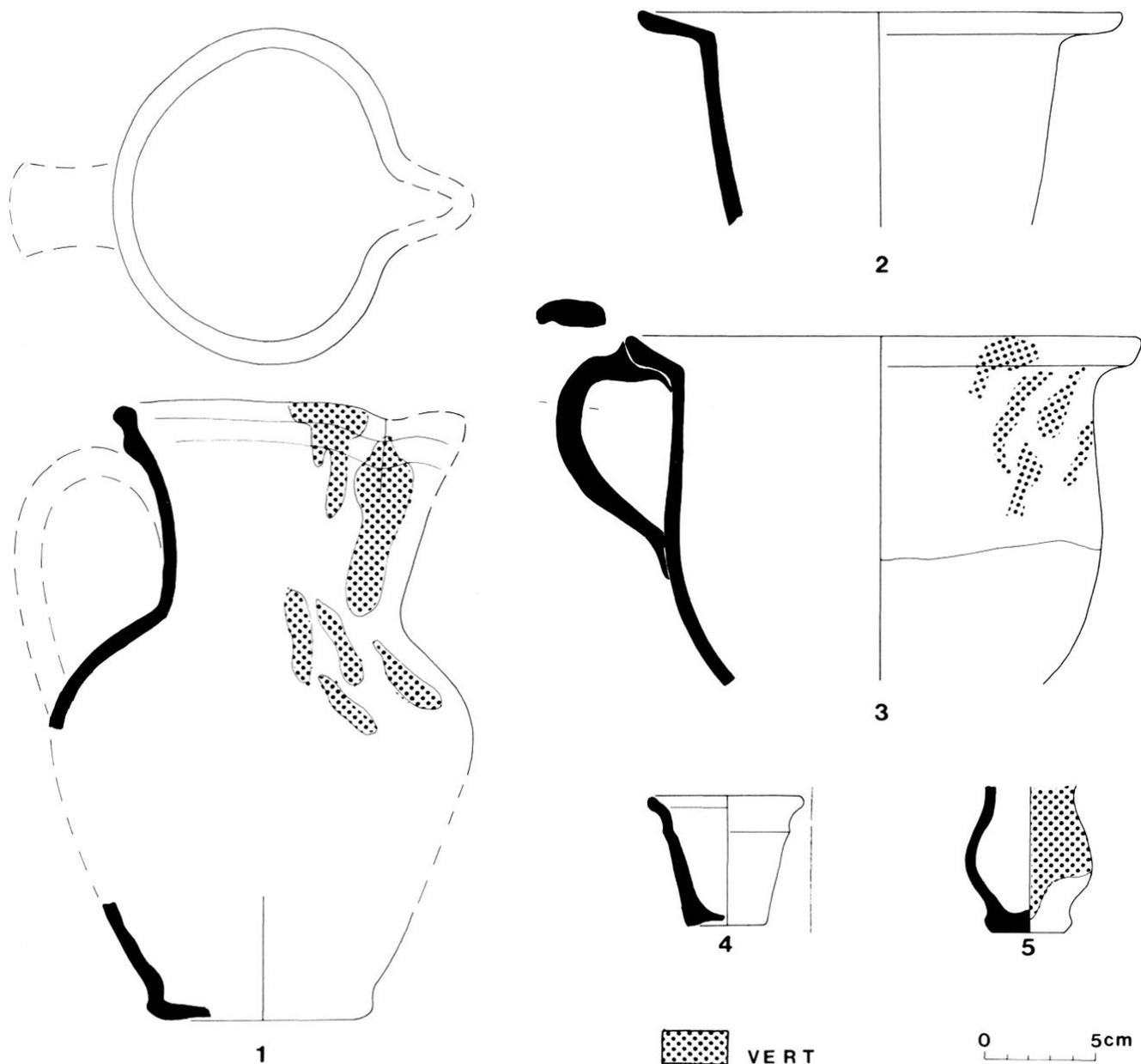


Fig. 8 : Céramiques engobées et glaçurées d'origine régionale (cruche, vases de nuit et « terraillettes »).

du XIX<sup>e</sup> siècle à l'initiative du gouvernement français, confirme la maintenance de l'emploi des argiles blanches d'Albisola et de Savone, résultant de la décomposition des grès. Ces terres sont toujours réservées à la faïence, alors que l'argile rouge de la même région est utilisée recouverte d'un vernis brun. Ce sont nos pâtes rouges glaçurées à décor informel (19).

Cinq autres petits tessons de faïence, bien qu'un peu plus fins et à décor polychrome, possèdent une pâte assez proche. Il s'agit de deux fragments de rebord de cruche à bec pincé décoré au bleu et jaune, d'un fragment d'élément de panse à décor bleu et manganèse, d'un épaulement de vase à décor quadrillé vert-brun et jaune et d'un rebord d'assiette à marli à décor bleu passé à l'éponge. L'état trop fragmentaire de ces tessons ne

permet pas d'identification plus précise mais ils sont sans doute à rattacher aux productions de faïences polychromes ligrures.

**2. Le second lot émaillé** (114 tessons : 14 objets) s'oppose au précédent par la très belle qualité de la matière et le soin apporté à l'exécution des formes et des décors. La pâte fine et épurée, de couleur rose-jaune est bien cuite et sonore. L'émail stannifère gras et onctueux est d'un blanc particulièrement lumineux. Les pièces moulées ou tournées aux parois toujours fines, sont monochromes ou peintes au bleu de cobalt, voire même polychromes.

La série monochrome compte 4 assiettes à marli ou plats oblongs à bords festonnés et large fond plat, 2 pe-

(19) C. VAUDOUR. L'enquête préfectorale sur les poteries du département de Montenotte (1805-1812) in « faenza », *Bolletino del Museo internazionale delle ceramiche in Faenza*, Annata LXX, 1984, p. 114 à 128, en part. p. 118-119. « On distingue à Savone et Albisola deux sortes d'argile, l'une dénommée rouge et l'autre blanche ; elles entrent toutes les deux dans la composition des terres de la poterie... La composition blanche et la composition rouge servent indifféremment pour les différents objets de poterie ; mais la terre blanche est réserve pour le vernis blanc et la terre rouge pour le vernis brun ».

tits pots cylindriques à lèvre retournée à l'extérieur (fig. 10 : 6) et un bol à fond plat (fig. 10 : 7).

Une applique représentant un masque décorait la paroi d'un pot (fig. 12). Le décor peint en bleu se retrouve sur le bord d'un plat à barbe, bien caractéristique par la découpe circulaire réalisée sur le large marli (fig. 10 : 5). La frise est composée de bâtons brisés et de points alternant avec des motifs de palmettes.

Cinq autres fragments sont également décorés de motifs de ferronnerie, peints au bleu. Enfin, la polychromie apparaît sur des fragments où le bleu, le vert, le jaune-orangé sont utilisés pour dessiner très minutieusement des guirlandes de fleurs, des amours tenant une rose et assis dos à dos (fig. 12). L'association des guirlandes et des amours compose les scènes mythologiques, un des thèmes favoris des ateliers d'Oleyriis à Moustiers-Sainte-Marie dès 1737 (20). C'est probablement aux mêmes fabriques qu'il faut attribuer un décor de feuillages stylisés peints au brun et vert accompagnés souvent de grotesques (21). Un dernier fragment peut-être d'une paroi de tasse est orné d'un liseret jaune sur le rebord et d'un motif floral sur la panse verticale.

Les décors de guirlandes et d'amours laissent peu de doute sur leur origine. La qualité de leur exécution autorise à les attribuer aux fabriques des premières faïences polychromes de Moustiers-Sainte-Marie.

En revanche, l'origine des pièces monochromes, des

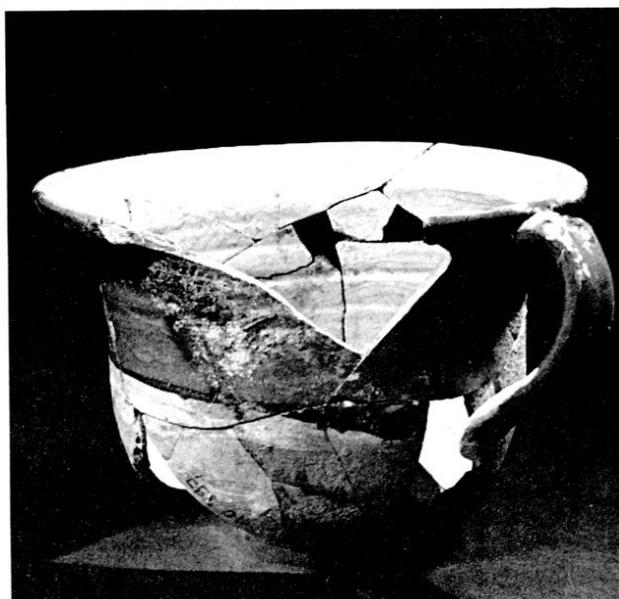


Fig. 9 : Vase de nuit d'origine régionale (cl. CNRS-CCJ).

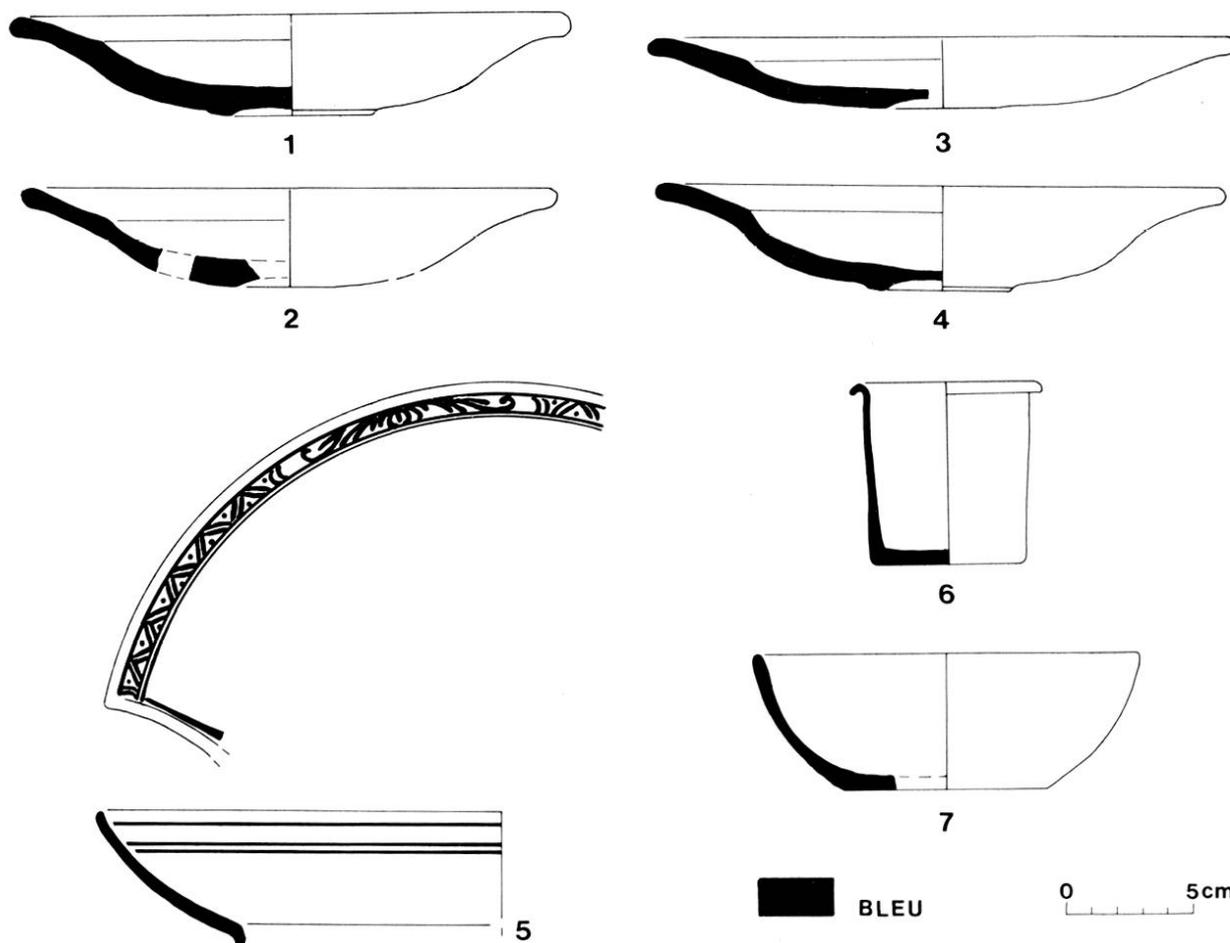


Fig. 10 : 1-4 : faïence monochrome d'origine ligurienne. 5, 6, 7 : faïence à décor bleu et monochrome d'origine régionale (Moustiers-Sainte-Marie, Varages, Saint-Jean-du-Désert ?).

(20) J. MOMPEUT, *op. cit.*, p. 74 et 75 ; C. DAMIRON, *op. cit.*, pl. XXX, XXXI, XXXII, n° 107 à 112.

(21) J. MOMPEUT, *op. cit.*, p. 67 et 143 ; C. DAMIRON, *op. cit.*, pl. XII, n° 274.

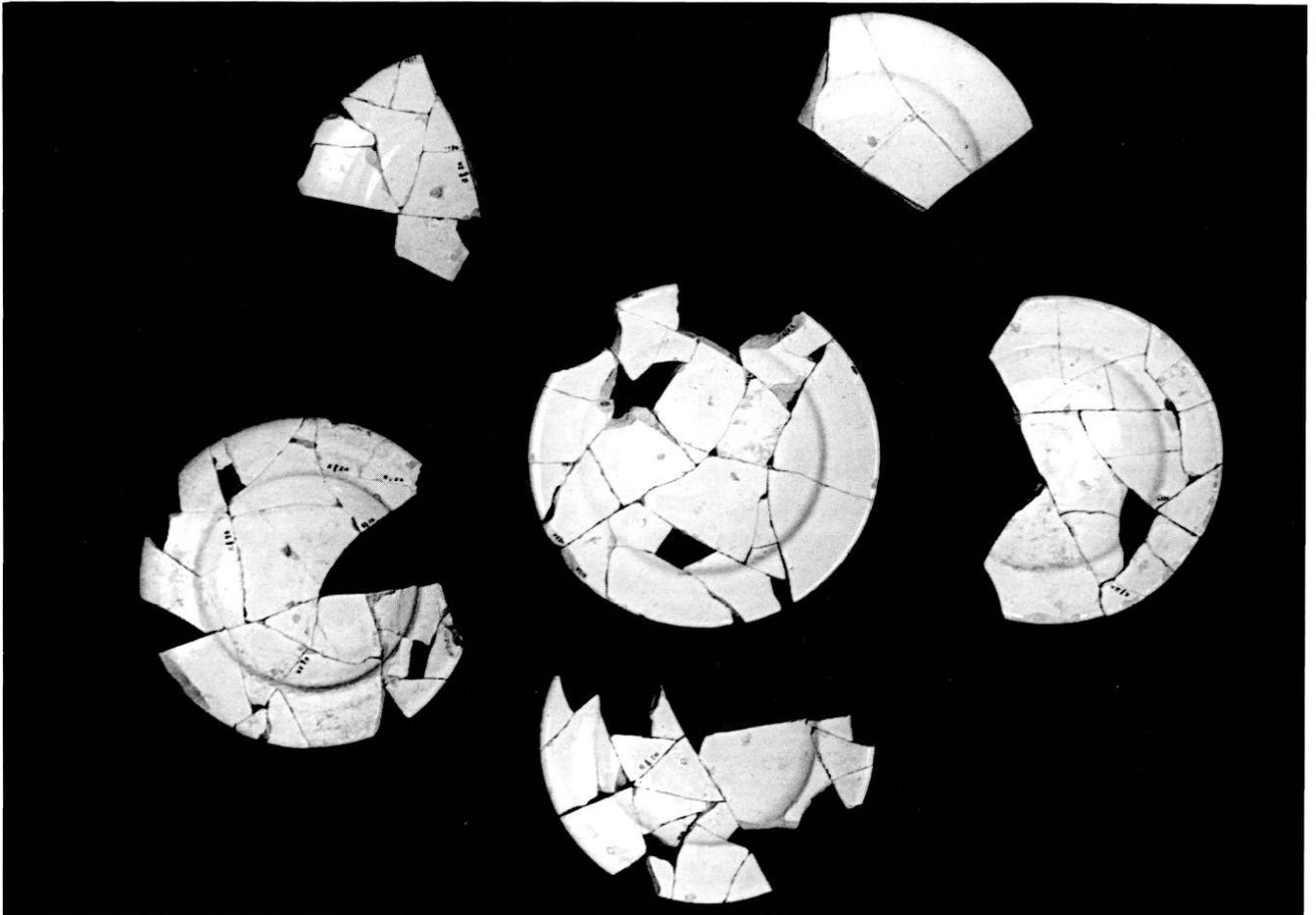


Fig. 11 : Assiettes en faïence monochrome d'origine ligurienne (cl. CNRS-CCJ).

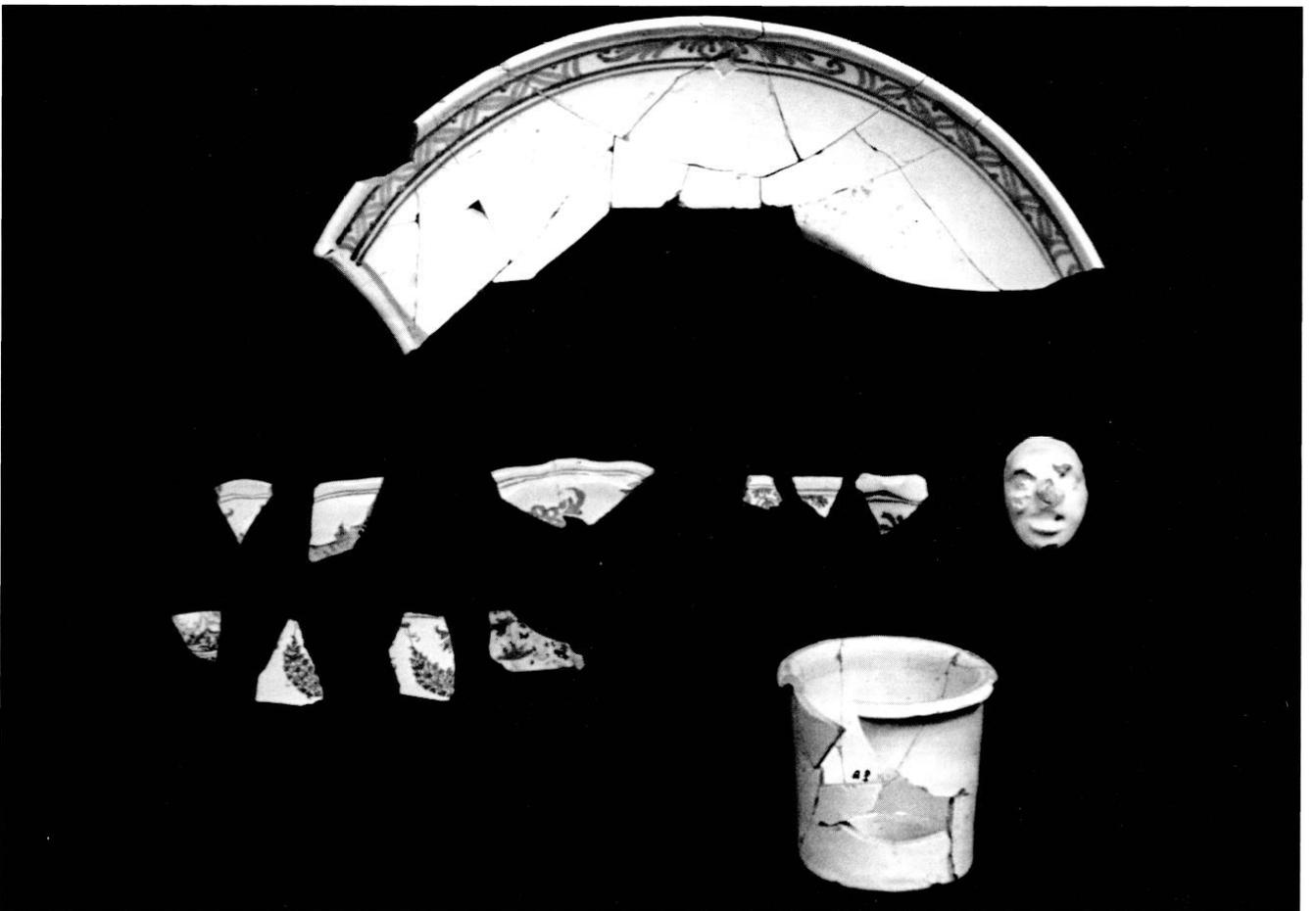


Fig. 12 : Faïences à décor bleu, polychrome et monochrome d'origine régionale (cl. CNRS-CCJ).

faïences à décor bleu géométrique et de ferronnerie, ou peintes d'un liseret jaune est moins certaine. D'autres ateliers provençaux à Varages dans le Var et à Saint-Jean-du-Désert dans les faubourgs de Marseille ont réalisé la même époque des faïences au style identique (22). Issus souvent des mêmes dynasties de faïenciers (23), les peintres faïenciers de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, des centres de Moustiers, Varages et de Marseille, n'ont eu de cesse de migrer d'un atelier à l'autre. Ces « chassés croisés » (24), temporaires et réguliers ne peuvent que compliquer l'attribution certaine des pièces à un atelier, en l'absence de signatures et d'analyses physico-chimiques des argiles. Les peintres et ouvriers de Moustiers ont été également embauchés dans les fabriques « mineures » de Varages et de Saint-Jean-du-Désert, amenant forcément leur savoir-faire technologique et leur modèle de décors et de formes. Toutefois, on peut affirmer sans risque que ces belles faïences ont été exécutées dans nos manufactures régionales.

#### IV. LA PORCELAINE

Dans cette matière précieuse, quatre objets ont été réalisés. Une petite boîte basse (à pilules ?), en biscuit de porcelaine, sans couverte d'émail est décorée de motifs jaune, brun et turquoise. Une rainure parallèle au rebord laisse supposer que ce récipient comportait un couvercle.

Deux autres fragments de porcelaine (rebord de tasse et sous-tasse ?) aux parois très minces et translucides ont une coloration brune à l'extérieur. Ce petit ensemble malheureusement très fragmenté est vraisemblablement de la porcelaine de Chine, et plus précisément celle nommée communément « café au lait » (25).

La dernière pièce, presque complète dans sa forme, est en pâte claire siliceuse, beaucoup plus grossière et épaisse. Ce pichet au col cylindrique étroit et à la panse piriforme (fig. 13 et 14) repose sur un petit pied annulaire très fin. Une anse partant du tiers inférieur de la panse devait se rattacher au rebord dont aucun fragment n'a été retrouvé.

Le traitement de surface, très riche est obtenu par deux procédés, la gravure et la peinture à l'émail (fig. 14). Sur le fond blanc, les motifs dessinés en noir se développent sur la panse de part et d'autre de l'anse. Deux bouquets de fleurs bleues et jaunes, aux feuillages verts sont parsemés de petits points d'engobe rouge. Sur la face opposée à l'anse s'organise un décor architecturé formé par trois arcs lancéolés. A l'intérieur de chaque arc, un léger effet de bosselage est obtenu par l'incision de chevrons emboîtés qui encadrent un fuseau coloré en bleu au centre de l'arc central, et en jaune au centre des deux arcs latéraux. Les mêmes points rouges soulignent les contours des arcs. Dans les écoinçons et sur le col, un décor floral se poursuit tandis que des écailles pointées ornent la base des arcs. Dans les espaces laissés libres, des gouttelettes rouges en couronne entourent une pastille jaune. A la base de la panse, un anneau peint en noir cerne le départ du pied tandis que l'épau-

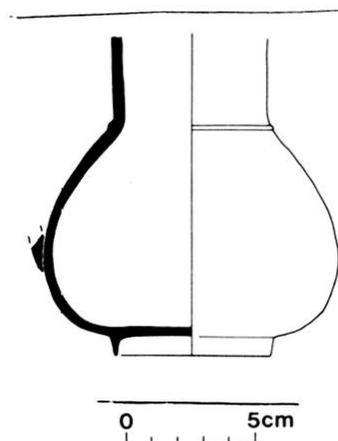


Fig. 13 : Pichet à décor polychrome d'origine anatolienne (Koutahya).

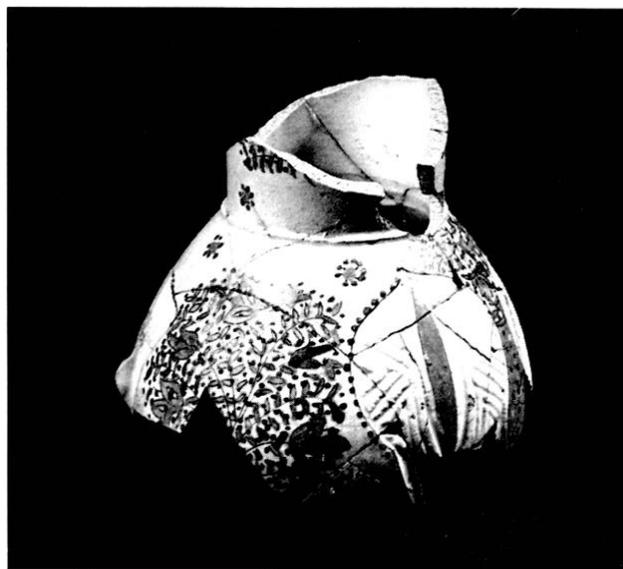


Fig. 14 : Idem (cl. CNRS-CCJ).

lement est nettement souligné par deux rainures incisées.

Le profil exceptionnel de cet objet évoque le vocabulaire islamique et plus particulièrement le prototype du pichet d'Iznik du XVI<sup>e</sup> siècle (26). La pâte (imitation de porcelaine) et le caractère original des traitements décoratifs restent cependant bien distincts des créations islamiques. Ils renvoient plus particulièrement à l'art des potiers arméniens d'Anatolie de Koutahya. Cette communauté chrétienne a développé une production cé-

(22) On retrouve en particulier le même décor de palmettes et de bâtons brisés sur des tessons issus des dépotoirs de Varages, cf. P. BERTRAND, *op. cit.*, p. 89.

(23) Par exemple, la célèbre famille des Clerissy où l'on trouve Antoine faïencier à Moustiers (1599-1679), son fils Joseph I, faïencier à Saint-Jean-du-Désert (1646-1685) et ses trois petits-fils Antoine (1672), Joseph II (1677-1758) et Jean-Baptiste (1681-1754), faïenciers à Varages. Cf. Bertrand (P.), *op. cit.*, p. 31.

(24) Un des exemples les plus spectaculaires est fourni par Etienne Armand, faïencier de Varages qui de 1690 à 1734 passe régulièrement de Marseille à Varages, soit 5 ans d'apprentissage chez François Viry à Saint-Jean-du-Désert, 17 ans à Varages, à nouveau 8 ans à Marseille, et enfin, 14 ans à Varages, cf. P. BERTRAND, *op. cit.*, p. 84.

(25) D. LION-GOLDSCHMIDT, *Les poteries et porcelaines chinoises*, P.U.F., 1957, céramique de la dynastie Ts'ing, p. 148 et 157.

(26) J. SOUSTIEL, *La céramique islamique*, 1985, fig. 21 g, p. 313.



Fig. 15 : Répartition des objets par origine.

ramique dégagée de l'influence d'Isnik, dont l'éclosion est bien attestée dès le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle par une série de pièces datées (27). Ainsi nous retrouvons un décor floral identique, sur une boîte à encens basse et polylobée qui porte la date 1170, soit 1727 de notre ère (28).

**DIVERSITÉ D'APPROVISIONNEMENT. SPECIALISATION DES ATELIERS.**

La diversité des argiles et des procédés technologiques spécifiques de centres producteurs reflète des sources d'approvisionnement multiples à courte ou à plus longue distance. Les importations les plus lointaines sont bien sûr les plus rares. La porcelaine de Chine et de Turquie doit-elle être considérée comme exceptionnelle ? Il faut rappeler que la communauté rurale mais aussi artisanale de Roquefeuille malgré son isolement géographique apparent était sans doute au contact des réseaux commerciaux, que ce soit par le débouché de leur produit ou par l'achat de leur matière première, en particulier de la soude qui pouvait venir d'Espagne, d'Italie mais aussi du Levant (29). Mais l'ensemble de ce matériel est sans doute bien représentatif des courants d'échanges de cette époque. Il est remarquable de retrouver à la même période au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dans un contexte très différent, celui d'une colonie française dans les Iles d'Amérique (fort de Louisbourg au Canada) (30) les mêmes associations de céramiques : productions liguriennes d'Albisola à taches noires, marmites de Vallauris et céramiques à pâte rouge engobée provenant du Midi de la France.

Nous avons pu distinguer six régions d'approvisionnement (fig. 15 et fig. 16).

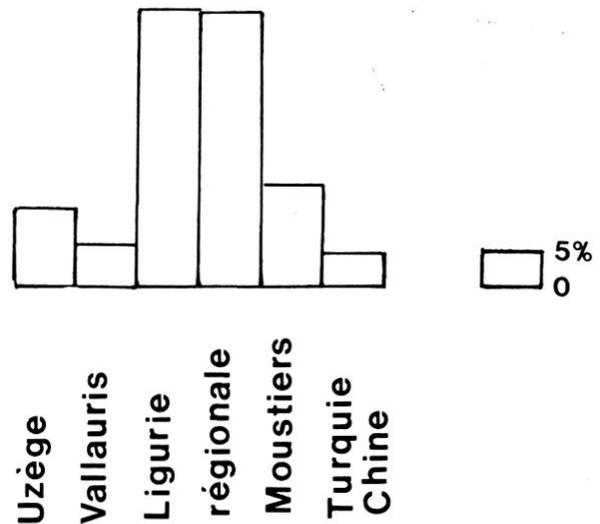


Fig. 16 : Cartographie des centres d'approvisionnement céramique de Roquefeuille.

La Ligurie est la première : elle totalise à elle seule 36,7 % des formes céramiques, soit 17,4 % de céramiques glaçurées à pâte rouge et 19,3 % de faïences blanches. Ces importations massives sont aussi perceptibles par l'étude des textes, notamment les Entrées du port de

(27) *Idem, Ibidem*, p. 344 à 347. 20 objets ont été catalogués par J. Carswell. Ces pièces authentifiées par des inscriptions rédigées en écriture bolognise, sont toutes datées et présentent soit des décors religieux, soit des thèmes décoratifs.

(28) A. LANE, *Later Islamic Pottery*, rééd. 1971, fig. 50 B, p. 65.

(29) H. AMOURIC, D. FOY, Notes sur la production et la commercialisation de la soude dans le Midi méditerranéen du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, in *Actes du colloque du G.I.S.*, Aix-en-Provence, 21-23/08/1982, Cahier n° 7, pp. 157-172.

(30) K.J. BARTON, *op. cit.*

Marseille au XVIII<sup>e</sup> siècle (31). Les manufactures régionales concurrencent de près l'apport italien. 35,8 % des céramiques engobées et glaçurées à pâte rouge proviennent vraisemblablement des proches ateliers du bassin de l'Huveaune : Aubagne, Auriol, Saint-Zacharie et Trets qui sont situés dans un rayon de 6 à 25 km maximum. La faïence de Moustiers-Saint-Marie, Marseille ou de Varages, produit de luxe, étonne par sa quantité (soit 12,8 %) mais s'explique aussi peut-être par la proximité des centres producteurs implantés dans un rayon de 20 à 60 km.

Viennent ensuite les produits réfractaires qui se partagent équitablement entre les officines de l'Uzège (Saint-Quentin-le-Poterie) et de la Provence orientale (Vallauris, Biot) situées dans un plus grand rayon de 120 à 150 km.

Cette variété d'approvisionnement n'est pas forcé-

ment signe d'une concurrence, mais traduirait une spécialisation. Ainsi l'assiette pourrait être le monopole des fabriques liguriennes d'Albisola et de Savone. En effet, seules quatre pièces semblent d'origine régionale sur un total de 44 assiettes. L'étude de l'origine des poteries allant au feu est très révélatrice de cette spécialisation. Roquefeuille, situé approximativement à mi-chemin entre les deux grands centres producteurs de réfractaire en Provence, reçoit de la côte orientale seulement deux types de récipients : les marmites et les poêlons ; en revanche, la communauté de verriers achète les « toupins » et les « cassoles » aux manufactures du Gard qui semblent cantonnées dans une production de petites formes. En fait, le répertoire le plus large (cruches, coupes, écuelles, pot de chambre, chandeliers...) viendrait des ateliers régionaux. Mais on ne peut cependant exclure une spécialisation pour ces officines dont les productions sont encore mal connues.

---

(31) L'importation des céramiques italiennes en Provence sera étudiée dans un article sur les exportations et importations des céramiques et des verreries à Marseille au XVIII<sup>e</sup> siècle ; publication en préparation par H. Amouric et D. Foy.